

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



48



THE

REVOLUTIONARY



LIBRARY

PRATYNYT

LE MARI

INQUIET ET CONTENT,

COMÉDIE EN UN ACTE.



Evite
un suborneur,
Et ris
de son erreur.



Se trouve chez tous les Libraires.

(P R I X : D O U Z E S O U S .)

A M E T Z,
de l'Imprimerie de VERRONNAIS,
place de la Loi.

Quatrième année républicaine

LE Théâtre représente une boutique de Tonnelier : il doit y avoir plusieurs tonneaux à réparer.

Un grand tonneau doit être placé séparément des autres, dans un endroit disposé à s'en servir au besoin, principalement au bas d'une fenêtre.

Les deux Acteurs, qui font les marchands, doivent avoir l'accent du langage des Juifs.

NOMS DES PERSONNAGES.

ISAAC, Juif, } Les deux doivent être d'un cer-
JACOB, *idem*, } tain âge, et avoir de la barbe.

RAFFRON.....Tonnelier.

ISABELLE.....femme de Raffron.

LEONARD.....Garçon de Boutique.

LE MARI
INQUIET ET CONTENT,
COMÉDIE EN UN ACTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

ISAAC, JACOB, *ayant chacun sous le bras
un paquet de marchandises.*

J A C O B.

Q U E nous sommes heureux, mon ami ! roulant par-tout, vendant de toutes espèces de marchandises, trafiquant sur l'or et l'argent, vêtus pauvrement ; en un mot, faisant peu de dépenses, nous faisons notre petit commerce, et nous sommes heureux.....

I S A A C.

C'est vrai, mais nous ne sommes pas aimés. Parle-t-on de nous ; on dit tout de suite : *c'est un juif.....* et tu sais ce qu'on en pense.....

J A C O B.

Un juif !..... soit. On nous méprise, dis-tu, et on ne peut se passer de nous : l'artiste, le négociant, le militaire, et le gouvernement même, ne traitent-ils pas souvent avec les juifs ? (*en montrant de l'argent*) Tiens, avec cette ressource, on est bien venu par-tout,

(4)

I S A A C.

Tu as raison ; mais souvent celui que tu as obligé te méprise quand il n'a plus besoin de toi , il te dédaigne : s'il te rencontre , il ne te regarde pas ; si quelqu'un lui fait observer que tu l'as salué respectueusement , il répond : bah !... c'est un juif.....

J A C O B.

Eh ! que m'importe..... n'ai-je pas son argent ? n'ai-je pas fait une bonne affaire avec lui ?..... ne viendra-t-il pas me retrouver quand il aura quelques besoins ?..... Eh ! mon ami , il n'en faut pas davantage.

I S A A C.

C'est vrai : mais puisque nous sommes citoyens , puisque les loix nous ont rendus à la société , je voudrais qu'on nous regardât comme les autres.

J A C O B.

Bah !..... as-tu besoin de l'amitié de quelqu'un , (*en montrant de l'argent*) , avec cela , on a toujours des amis.....

I S A A C *en riant.*

Ce n'est pas toi qu'on aime : c'est ta bourse ; hein ?..... mais je crois que tu penses mal , car il y a bien des gens de chez nous qui estiment autant l'amitié des bons citoyens que leur argent.

J A C O B, *riant.*

Ah ! ah ! que tu es bon..... comment , tu crois que l'amitié vaut mieux que l'or ?

(5)
I S A A C.

Certainement , car moi j'aime autant un bon ami que tout ce que j'ai.

J A C O B *en raillant.*

Allons , allons , tu perds la tête : quant à moi , je le répète , avec mou argent , je fais ce que je veux : mon paquet sur le dos , je vais à la campagne , et je me réjouis à merveille : je fais ma cour aux belles , je fréquente les cafés et les jeux : je vais quelquefois à la comédie : je vois jouer sur la scène toutes les corporations et les individus : les médecins , les apothicaires , les avocats , les procureurs , les financiers , les rois , les princes , en un mot , les gouvernemens ; je m'amuse aux dépens de tout le monde , je n'ai jamais été la dupe de quique ce soit , et tu dis que je ne suis pas heureux ? vas..... vas..... l'argent est le mobile de tout.

I S A A C *riant.*

Que tu as d'esprit pour un juif ! mais prends garde d'être joué à ton tour.

J A C O B *surpris.*

Que d'esprit pour un juif ! ce sont ceux qui , aujourd'hui en ont davantage : ne sais-tu pas que ce sont les juifs qui sont à la tête des plus grandes entreprises , et sans doute pour cela , il faut avoir de l'esprit , hein ? mais , dis-moi , tu crains que je sois joué ? tu ne connais donc pas le prix de ta fortune ; tiens , tant qu'on est riche , on vous révere et l'on vous aime.

I S A A C *en riant.*

Ho ! tu as bien raison..... écoute , on dit qu'il y a dans ce canton , une jolie femme à qui tu fais la cour.

(6)

J A C O B.

Oh ! mon ami , de quel bonheur je vais jouir , elle m'adore..... je lui ai déjà vendu quelques pièces de marchandises , et.....

I S A A C.

Tu lui en fais cadeau , sans doute ?

J A C O B *surpris.*

Un cadeau ! non , non elle a un mari un peu niais , ils ne sont pas riches , et la petite est coquette , tout cela fera mon affaire.

I S A A C.

Eh bien , voilà donc ce que je pense. Ils ne sont pas riches , elle est coquette ; il faut donc que tu viennes à son secours.

J A C O B.

Vraiment oui..... mais je ne veux pas être sa dupe : d'abord , je vends et à bon prix : je fais crédit , à la vérité , mais sur de bons billets ; et quand je serai heureux auprès de ma belle , je ferai la remise qu'il me plaira , car ne crois pas que je veuille être la dupe d'une femme.

I S A A C.

Mais comment peux-tu lier connaissance avec une femme qui n'est pas de chez nous ?

Quoi ! je n'aimerais pas une jolie femme parce qu'elle n'est pas juive : vains préjugés !..... est-ce que nous ne sommes pas français ? maintenant les loix ne sont-elles pas en notre faveur ? et nous les dédaignerions ? Non, non..... nous sommes tous citoyens. Mais j'entends quelqu'un ; c'est Isabelle, laisse-moi seul, je te prie.

I S A A C *sort en disant*

Mousseline à vendre..... beaux mouchoirs à vendre.....

SCÈNE SECONDE.

I S A B E L L E , J A C O B .

I S A B E L L E .

COMMENT , Jacob , vous voilà ici ; où est donc mon mari ?

J A C O B .

Oui, charmante Isabelle, c'est moi, et je suis assez heureux pour vous y rencontrer seule ; enfin, de n'y avoir pas trouvé votre mari.

I S A B E L L E .

Pourquoi ? Mon mari vous déplaît-il ?

J A C O B .

Non, c'est un brave homme ; mais.....

ISABELLE. *l'interrompant.*

Achievez, je vous prie.

JACOB.

Vous l'ordonnez ; eh bien ! Isabelle, depuis longtemps je brûle d'un feu que je ne puis plus cacher ; je vous adore , et si je pouvais..... ah ! je n'ose achever.

ISABELLE.

Jacob , y pensez-vous ? Vous , amoureux de moi ! eh ! ne savez-vous pas que je suis mariée ?

JACOB.

Vraiment oui..... c'est ce qui augmente ma flamme.

ISABELLE.

Que j'aime mon mari ?

JACOB.

Je le crois.

ISABELLE.

Que j'ai fait le serment solennel de lui être fidelle ?

JACOB.

Je le pense bien ; mais.....

ISABELLE.

Quoi ! mais ?.....

JACOB.

Mais , mais , mais.....

ISABELLE.

ISABELLE.

Achevez donc; ces *mais* là m'offense.

JACOB.

Mais, vous êtes jeune, aimable, fraîche, en un mot, jolie comme un amour, et.....

ISABELLE.

Et ?.....

JACOB.

Oui, et..... et.....

ISABELLE *avec humeur.*Tenez, Jacob, je n'aime point ces *et*, ces *mais*, ça laisse à penser tout plein de choses, et je n'aime point ça.JACOB *à part.*

Voilà les femmes, elles n'aiment point attendre ni deviner; la curiosité est une belle chose! (à Isabelle) Allons, allons, Isabelle, je ne veux point vous fâcher; mais..... vous êtes belle, et.... vous n'êtes pas riche!

ISABELLE *en riant.*

Ah! ah! ah! qu'importe la richesse; mon mari et moi, nous travaillons, et nous sommes heureux: (Elle veut sortir).

JACOB *l'arrête et la tenant par la main.*

Isabelle, faites bien attention! je vous aime; je puis vous être utile; votre mari est bon.... et vous pouvez....

ISABELLE *avec humeur.*

Laissez-moi, laissez-moi, que me voulez-vous?

B

J A C O B *fâché.*

Vous savez que je vous ai vendu plusieurs choses , il faut me les payer.

I S A B E L L E *irritée.*

Dans l'instant. (*Elle sort*).

J A C O B *seul et rêvant.*

Cependant j'ai tort, car avec les femmes , il faut de la patience , et de bonne foi , j'ai trop heurté mon Isabelle ; maudit intérêt ! si incompatible avec l'amour : mais si j'étais sûr qu'elle m'aimât , oh ! sans doute , je ferais des sacrifices. . . . (*rêvant*) Non , c'est décidé , je ne veux pas être la dupe d'une femme ; elle va me payer , je recevrai le montant du tout ; oui , du tout. . . .

I S A B E L L E *rentrant, et avec un ton froid.*

Jacob , voilà le montant de votre douzaine de mouchoirs , voilà votre mousseline et votre dentelle , je ne veux plus rien de vous. (*Adieu*).

J A C O B *l'arrête.*

Belle enfant , vous êtes donc fâchée ?

I S A B E L L E , *avec humeur.*

Sans doute , et pour toujours.

J A C O B *à part.*

Je ne puis ainsi l'outrager. (*à Isabelle*) Chère Isabelle , pardonnez ma vivacité , reprenez , je vous supplie , votre argent , cette marchandise ; et pensez que je vous aime trop pour vous priver de ce qui peut vous être agréable.

I S A B E L L E , *moins fâchée.*

Non , non.

J A C O B.

Je vous en supplie, reprenez le tout.

ISABELLE *avec un air enfantin.*

Puisque vous le voulez, j'y consens, mais je n'accepterai cette offre qu'à condition.

J A C O B *empressé.*

Parlez, de grâce ! parlez.

ISABELLE.

J'emporterai volontiers le tout, mais vous recevrez un bon billet que mon mari vous remettra et que nous paierons ; entendez-vous, Monsieur Jacob ?

J A C O B.

Eh ! pourquoi un billet ?

ISABELLE.

Je le veux ainsi, sinon.....

J A C O B *avec tendresse.*

Eh bien ! un billet, soit : (*à part*), un billet ! tant mieux, j'en userai à mon gré. (*à Isabelle*) Vous ne m'en voulez plus, ma belle, dites - moi ?

ISABELLE *en riant.*

Ah ! je n'ai jamais eu de rancune ; c'est peut-être mon malheur..... mais.....

J A C O B *lui baisant la main.*

Que vous êtes bonne ! combien je vous aime !
(*Il sort*).

SCÈNE TROISIÈME.

RAFFRON, ISABELLE, LÉONARD.

ISABELLE *à part.*

RAFFRON *à LÉONARD.*

D'où viens - tu , paresseux ? pourquoi ne travailles - tu pas en mon absence ? pendant que tu vas boire , tu ne vois pas ce qui se passe ici.

LÉONARD,

Comment ?

RAFFRON.

Que fait toujours ici ce monsieur Jacob ? le plus biau des juifs.

LÉONARD *montrant Isabelle.*

Ma foi , demandez-le à madame Raffron.

ISABELLE *à son mari avec un air railleur.*

J'entends vos discours mon ami , et croyez-vous que je suis contente ? si vous restiez à votre boutique , vous verriez ce que fait monsieur Jacob ; allez , allez , vous n'êtes qu'un sot. . . .

RAFFRON.

Ça ce peut ben , ça. . . . ça. . . . ce peut ben. Mais voyons , il faut que je vous dise que ce Jacob m'offusque , et que s'il revient , martin-bâton roulera , entendez-vous , ma mie ? . . .

ISABELLE *raillant.*

Le pauvre garçon !

R A F F R O N.

Ne me raisonne pas, morgué, car....(*Il s'approche pour la frapper*).

LÉONARD *se mettant entr'eux.*

Eh ben! notre maître, est — que c'est tout de bon? savez-vous que je ne souffrirons pas que vous battiez notre maîtresse, dà, car je l'aimons aussi, nous.

R A F F R O N *en colère.*

C'est ben le diable, si tout le monde aime ma femme (*à part*). Elle a un assez joli minois pourtant..... car..... mais, j'espère que ce n'est pas pour un juif. (*haut à Léonard*). Vas soutirer le vin du voisin, tu sais? (*Il sort*).

(*à Isabelle*). Eh ben! voyons : notre femme, êtes - vous fâchée ?

I S A B E L L E *avec humeur.*

Laissez - moi. . . .

R A F F R O N.

Allons, allons, point d'humeur, ma mie; vous savez que je sommes un peu vif, mais que c'est tout de suite passé; allons, allons, embrassez-moi...

I S A B E L L E.

Laissez - moi, vous dis - je ?

R A F F R O N.

Isabelle, faut-il que je vous demandions pardon, (*en riant*) Allons, embrasse-moi ?

I S A B E L L E.

Ho! pour ça non : ou bien promettez-moi que vous ne me battrez plus.

R A F F R O N.

Moi, te battre, ah! ma mie, je t'aime trop pour ça.

I S A B E L L E.

Oui , mais , sans ce bon Léonard ?

R A F F R O N.

Ba ! tu ne vois pas que c'est pour rire.

I S A B E L L E.

Je n'aime pas rire comme ça. . . .

R A F F R O N.

Ah ça ! dis - moi franchement , que vient - il faire ici , ce monsieur Jacob ?

I S A B E L L E.

Vendre sa marchandise.

R A F F R O N.

Tiens , dis-moi , est-ce ben vrai ?

I S A B E L L E.

Eh ! que voulez - vous qu'il vienne faire ?

R A F F R O N *haussant les épaules.*

Que sais-je ?

I S A B E L L E.

Allons , vous n'êtes qu'un jaloux.

R A F F R O N *avec vivacité.*

Ho , ma foi non ; moi , jaloux ! *(il rit)* ah ! ah ! ah !

I S A B E L L E *avec fierté.*

Et quand vous le seriez , monsieur Raffron , je crois que je le mérite bien , entendez-vous ?

R A F F R O N.

Ho ! oui , ma belle , ho ! oui : Eh ben je sens que

je sommes jaloux..... Mais qu'est-ce que toutes ces marchandises qui sont sur la table ?

I S A B E L L E *avec humeur.*

Eh bien , c'est Jacob qui me les a vendues.

R A F F R O N .

Qui les a payées ?

I S A B E L L E .

Personne ; mais on les paiera.

R A F F R O N .

Qui les paiera ?

I S A B E L L E .

C'est moi.

R A F F R O N *en se frottant le front.*

Ah ! c'est vous..... et..... et avec quoi ma mie ?

I S A B E L L E .

Oui..... oui..... c'est moi , et il ne faut pas que cela vous fasse mal à la tête , (*en le carressant*) entendez-vous , mon ami.

R A F F R O N .

Voyons , explique-moi ça.

I S B E L L E .

Écoute , je vais te dire tout : Jacob veut vendre , il me tourmente pour acheter , et il m'a laissé tout ce que tu vois , moyennant que tu lui feras un billet à six mois d'échéance ; il me vend à bon marché , ainsi nous ne risquons rien.

R A F F R O N.

Moi ! faire un un billet , et comment que ça ce fait ?

I S A B E L L E.

Je te le montrerai.....

R A F F R O N.

Quand il faudra les payer , aurons-nous de l'argent ?

I S A B E L L E.

D'ici à six mois les vendanges viendront , c'est le temps de l'ouvrage , et ne t'inquiète pas , crois-moi.....

R A F F R O N *mettant la main à son front.*

Ne t'inquiètes pas ! ne t'inquiètes pas !.....

I S A B E L L E.

Fais tout de suite un bon billet , car Jacob doit venir bientôt , et je le lui donnerai.

R A F F R O N *avec un air niais.*

Faisons donc un billet. (*Il s'assied*).

I S A B E L L E *lui dicte.*

A la fin de fructidor prochain , je payerai au citoyen Jacob , ou à son ordre , la somme de cinq cents livres , valeur reçue en marchandises ; Metz , ce..... etc.

R A F F R O N *regardant Isabelle.*

Mais sais-tu que t'as ben de l'esprit ; ah ! t'en a trop pour moi : je crois.....

I S A B E L L E.

I S A B E L L E.

Allons, ne vas-tu pas encore te fourrer quelque chose en tête ?

R A F F R O N.

Hô ! non..... mais dans le billet que je viens de faire, nous n'avons pas expliqué si c'est en assignats ou en numéraire que je le paierons : crois-tu qu'il le prenne comme ça ?

I S A B E L L E.

Nous le paierons avec l'argent de la République, entends-tu : eh ! n'importe lequel, en assignats, en rescriptions, en écus, tout ça c'est la monnaie de l'état, il sera toujours content.

R A F F R O N, *à part.*

Il sera toujours content. Diable !..... il y a quelque chose là-dessous, car les juifs aiment ben mieux les écus que les assignats.

I S A B E L L E.

Eh bien voyons, qu'est-ce que tu dis comme ça tout seul ?

R A F F R O N, *inquiet.*

Hô ! rien..... non rien.

I S A B E L L E.

Je paries que c'est encore quelque chose qui te passe par la tête : va, mon ami, ne crains rien, je t'aime, tu verras.....

R A F F R O N, *à part.*

Mon ami ! ne crains rien ! je t'aime ! tu verras !....
Allons, il faut avoir de la confiance en sa femme.....

C

ISABELLE, *qui l'écoute, l'interrompt.*

Sans doute.... il faut avoir de la confiance, et c'est un sage parti que vous prenez, mon ami. Mais, voilà Jacob, tâchons de ne lui pas faire paraître d'humeur.

SCÈNE QUATRIÈME.

JACOB, RAFFRON, ISABELLE.

J A C O B. *Il crie.*

Bas de soie, bas de coton, dentelle de Flandre, mousseline des Indes..... (à Raffron) Bon jour, citoyen Raffron.

R A F F R O N, *avec dédain.*

Bon jour.

J A C O B.

Avez-vous quelque chose à vendre, quelque affaire à faire, quelque chose à changer ?.....

R A F F R O N, *avec humeur.*

Non.

I S A B E L L E, *à Jacob.*

Tenez, Jacob, ne prenez pas garde à son humeur, il vient de chez un créancier, où il n'a pas reçu son argent, et c'est ce qui le fâche. Voilà un billet qu'il vous a fait pour cette marchandise, vous savez ?

J A C O B, *satisfait.*

C'est fort bien, charmante Isabelle.

R A F F R O N, *le poussant rudement.*

Pas tant de charmante Isabelle, entends-tu ?

J A C O B.

Quoi ! citoyen Raffron, vous vous offensez ?

R A F F R O N.

C'est bon..... c'est bon.....

I S A B E L L E, *tirant Raffron à part.*

Vous êtes un sot, voulez-vous qu'il refuse votre billet ? comme vous le traitez !

R A F F R O N.

C'est bon, dis-lui qu'il s'en aille, et que je ne voulons rien acheter. (*Il reste à part.*)

I S A B E L L E, *à Jacob.*

Mon pauvre Jacob ! croyez moi, retirez-vous, Raffron craint votre présence : vous savez ce que je pense pour vous. Quand il sera sorti, je vous ferai avertir.....

J A C O B, *enthousiasmé, lui baise la main.*

Adieu, adorable Isabelle, que je vous aime ! (*Il sort.*)

R A F F R O N.

Non, c'est décidé, je ne veux pas que ce Jacob revienne ici.

I S A B E L L E.

Laisse-moi faire, laisse-moi faire.....

R A F F R O N.

Ho ! que non..... Non..... non..... non.....

I S A B E L L E.

Tiens, Raffron, écoute-moi , je vais te parler naïvement : Jacob m'aime , il m'a fait une déclaration ; il m'adore et si tu veux.....

R A F F R O N, *l'interrompt.*

Ah ! *il vous aime ! il vous adore ! et si je veux !*
Non..... non.. non..... je ne veux pas.

I S A B E L L E.

Ecoute-moi.

R A F F R O N.

Non..... non..... je ne t'écoute pas, je ne veux pas qu'il t'aime.....

I S A B E L L E.

C'est incroyable; quoi ! tu ne veux pas m'écouter ?

R A F F R O N.

Comment, tu veux que je souffre qu'un juif t'aime, t'adore, te?.....

I S A B E L L E, *l'interrompt.*

Ah bon dieu, quel homme !

R A F F R O N.

Eh ben ! il est comme ça , ct-homme.

I A S B E L L E.

Que diable, tu ne pènt pas empêcher qu'un

juif ni'aime et et m'adore ; mais quand je ne réponds pas à son amour , qu'as-tu à dire ?

R A F F R O N.

Ah !..... c'est différent..... Eh ben ! voyons quelque tu veux dire :

I S A B E L L E.

Je te dis donc qu'il m'aime et qu'il m'adore.

R A F F R O N.

Fort bien ; après..... (*haussant les épaules*) mais...

I S A B E L L E.

Que je veux qu'il paie bien cher son amour. Il se vante par-tout qu'il ne me vend sa marchandise que pour me séduire ; qu'il ne me fait crédit que pour m'attrapper : ho ! il faut qu'il paie cher une pareille audace.

R A F F R O N, *avec tendresse.*

Ah ! c'est différent ; ben ! fort ben , ma petite femme !

I S A B E L L E.

Il ose dire qu'il n'est pas fait pour être la dupe d'une femme ; mais je veux l'amener à mon but , je veux avoir beaucoup de lui , et qu'il n'ait rien de moi..... Il y a tant de plaisir à attraper un juif !.....

R A F F R O N, *gaiement.*

Tout cela est bien différent ! mais prends-y garde , car les juifs sont bien rusés. Mais tu m'aimes ben , n'est-ce pas ?

I S A B E L L E.

Ne t'inquiète pas ; monte à la chambre , il doit bientôt venir , et tu entendras ce que je lui dirai.
(*Raffron sort*).

SCÈNE CINQUIÈME.

ISABELLE, JACOB et ISAAC.

ISABELLE *seule.*

QUE je serai contente si je peux attrapper cet impudent. Ah! monsieur Jacob, vous croyez déjà me tenir, je connais vos desseins : non, non, je ne serai pas votre dupe : mais taisons-nous, j'entends quelqu'un. (*Elle regarde*).

JACOB et ISAAC.

JACOB *venant à petits pas en écoutant.*

Je crois qu'elle est seule ; avançons..... mais craignons le jaloux.

ISAAC *le retenant.*

Que vas-tu faire, voyons?..... J'aimerais mieux ne jamais vendre que d'être exposé comme ça..... Allons-nous-en.

JACOB *à demi-voix.*

Viens, viens..... elle est seule.

ISABELLE *regardant.*

Oui, oui, je suis seule, entrez sans rien craindre. Avez-vous quelques belles choses à vendre (*à Isaac*), il faut que je profite du moment que mon mari est sorti pour acheter ce qu'il me faut, car il est si avare, si avare..... ah! bon dieu.

ISAAC.

Ho! comme ça je vous plains bien, ma bonne dame.....

J A C O B à Isabelle.

Que desirez-vous, ma belle ? des dentelles, de belles mousselines, du beau piqué, du superbe bazin ?

I S A A C à Jacob.

Tiens, je ne suis pas tranquille ici, fais vite ton marché, ou je m'en vais, si Raffron venait (*en remuant les épaules*), ah ! s'il venait..... Tiens, allons-nous-en, partons..... et ne reviens jamais dans cette maison..... car.....

J A C O B, avec humeur.

Tu es un imbécile..... si tu as si peur, vas-t'en.....

I S A A C.

Eh ben oui, j'ai peur, je n'aime pas les coups de bâton (*il sort*) ; (*à Jacob en sortant*), prends-garde à toi !....

J A C O B à Isabelle.

Parbleu il a bien fait de prendre son parti !

I S A B E L L E.

Je vous en réponds, car je n'aurais pu vous dire ce que je pense.

J A C O B.

Ma chère Isabelle ! qu'avez-vous donc à me dire ?

(*On voit Raffron par la fenêtre de la chambre, qui est ouverte, et on l'entend qu'il dit, en se mordant les poings*).

Ma chère Isabelle ! ho, maraud !

I S A B E L L E à Jacob.

Vous avez donc du beau piqué ?

J A C O B.

Oui, adorable Isabelle, tout ce que j'ai est à

vosre service , choisissez. (Elle regarde et choisit une pièce.

I S A B E L L E.

Voilà mon choix ; mon mari vous fera un billet , n'est-ce pas ?

J A C O B l'embrassant

Tout ce que vous voudrez,

R A F F R O N entend le baiser.

Ah ! je n'y tiens plus..... j'enrage..... faut que je te tue..... cependant..... un peu de patience !

J A C O B.

Qu'entends-je ?

I S A B E L L E.

C'est notre garçon qui est dans la chambre.

J A C O B.

Mais , s'il nous entendait , ne craignez - vous pas que ?

I S A B E L L E.

Non. . . . non. . . . Il est dans la confidence , il fera tout pour me servir , et puis il vous aime , il dit que vous êtes un bon enfant.

J A C O B.

Réellement !

I S A B E L L E.

Vraiment.

J A C O B.

Ma foi , puisqu'il en est ainsi , voilà un mouchoir de soie que je lui fait cadeau ; voulez - vous vous charger de lui remettre ?

I S A B E L L E.

Volontiers. Ah ça ! terminons notre entrevue ,
mon

mon mari va rentrer; je ne puis m'empêcher de vous témoigner toute ma reconnaissance de vos attentions pour moi.

J A C O B.

Ma belle amie, serais-je assez heureux pour obtenir votre cœur! combien vous m'êtes chère! (*Il lui baise la main*).

I S A B E L L E.

Je ne puis plus vous dissimuler mon amour pour vous, soyez discret, soyez prudent, et vous serez heureux.

J A C O B *enthousiasmé*.

Je serai heureux! ho! ma chère Isabelle! (Il se jette à ses pieds).

I S A B E L L E.

Relevez-vous, comptez sur ma parole, et sur mon cœur; sortez, revenez vers le soir, mon mari doit aller à la campagne, notre entrevue sera plus longue.

J A C O B *avec tendresse*.

Et... plus heureuse, n'est-ce pas?

I S A B E L L E.

Comment?

J A C O B.

Je dis. . . je dis. . . et plus heureuse?

I S A B E L L E.

Plus heureuse? eh bien! soit. (*Elle sort*).

J A C O B *seul*.

Ho! ma foi, je la tiens. . . la petite friponne! elle croit que je serai sa dupe: mais patience. . . il en faut avec les femmes. Ho!

que je les connais bien. . . . qu'est-ce que je risqué? je lui vend ma marchandise, elle a la bonté de me faire faire de bons billets par son benet de mari: à la première entrevue, j'aurai ce que je desire; et à l'échéance des billets, il faudra bien que le bon homme paie, sinon.... (*Il rit*) ah ! ah ! ah ! ah ! (*Il sort*).

SCÈNE SIXIÈME.

RAFFRON *et* ISABELLE.

RAFFRON *sortant de la chambre.*

Il faut avouer que je joue un singulier rôle : à quoi tout cela aboutira ? le diable m'emporte si j'en sais quelque chose, et si même je m'en doute..... Mais voilà ma femme, voyons ce qu'elle pense.

ISABELLE *gaiement.*

Eh bien ! mon cher Raffron, as-tu entendu ?

RAFFRON *secouant la tête.*

Oui, oui.

ISABELLE.

Es-tu content ?

RAFFRON.

Pas trop.

ISABELLE.

Comment ?

RAFFRON.

Parbleu !..... On vous aime, on vous adore, on vous fait une déclaration, vous y répondez ;

on se jette à vos pieds ; on vous embrasse , vous êtes contente , et vous pensez que je deviens être satisfait : par exemple , v'là du nouveau.....

I S A B E L L E.

Encore de la jalousie !..... mais ne vois-tu pas qu'il faut faire tout cela pour l'amener à mon but.

R A F F R O N.

Ma foi , je ne voyons rien de bon : et je craignons toujours : encore si je n'avions rien entendu...

I S A B E L L E.

Au contraire , conçois donc que si je voulais te tromper , je ne te dirais pas tout ce que je fais ; je ne voudrais pas que tu entendisses tout ce que je dis ; ainsi , sois donc tranquille.

R A F F R O N.

Cependant dis-moi donc quel est ton dessein ?
(à part) Je crois qu'elle a raison.

I S A B E L L E.

D'avoir du juif tout ce que je pourrai , et de le tromper.

R A F F R O N.

Mais comment feras-tu ?

I S A B E L L E.

Comment ? c'est bien aisé : écoute , fais tout ce que je te dirai : il faut que Léonard soit dans la confidence , et tout ira à merveille.

R A F F R O N, inquiet.

Encore , que faut-il faire ? car je voulons sortir de c't embarras , je n'aimons pas avoir comme ça toujours l'esprit à l'alambic.

I S A B E L L E.

Il faut que tu feignes d'aller en campagne, Jacob viendra ce soir, je lui offrirai à souper avec moi, il montera dans la chambre, tu écouteras sans mot dire, tu m'entendras chanter un couplet, dès que je l'aurai fini, tu frapperas brusquement à la porte, et puis laisse - moi faire. . . .

R A F F R O N.

Ho ! je ne pourrai contenir ma rage, car vraiment, je t'aimons tant : ah ! ne me trompe pas..... car tiens, je me tuerais.....

I S A B E L L E.

Tu sais bien ce grand tonneau qui est dans notre boutique, il faut dire à Léonard qu'il le place au bas de cette fenêtre et ne t'inquiète pas.....

R A F F R O N.

Ensuite ?

I S A B E L L E.

Ne t'inquiète pas..... bon, voilà Léonard, sors un peu.

R A F F R O N à part.

Voyons la farce jusqu'au bout. (Il sort.)

SCÈNE SEPTIÈME.

I S A B E L L E et L É O N A R D.

I S A B E L L E court au-devant de lui.

I S A B E L L E.

Mon pauvre Léonard, il y a bien long-temps que je t'attends ! l'as-tu goûté ? as-tu soutiré le vin du voisin ? est-il bon ?

LEONARD.

Délicieux ! Mais, pourquoi faire, notre Maîtresse, que vous m'attendez ?

ISABELLE.

Il faut que tu me rendes un service : tu sais bien que Jacob vient souvent à la maison, il faut que.

LEONARD *l'interrompt.*

Ho ! ma foi non, je nous mêlons pas de vos amours avec monsieur Jacob, ah ben oui ! si notre maître savait ça, il rirait ben, il me chasserait, il ferait ben..... non, notre maîtresse, non..... (*Il veut sortir.*)

ISABELLE *l'arrête.*

Écoute.

LÉONARD,

Non..... non..... je n'écoutons pas de pareilles choses.

ISABELLE.

Mais, écoute, voilà un beau mouchoir de soie pour mettre à ton cou.....

LEONARD.

Ça ben égal..... je ne consentirons jamais à trahir notre maître, pas même pour votre biau mouchoir, da ; notre maîtresse, entendez-vous.... (*Il veut sortir.*)

ISABELLE *l'arrête.*

Écoute donc, benet ?... .. c'est pour servir ton maître.

LEONARD, *riant.*

Ah ! ah ! ah !..... c'est plaisant..... servir mon maître, en faisant ce que monsieur Jacob et madame Raffron voudront..... ah ! ah !..... mon pauvre maître !..... ah ! (*à part*) pauvres hommes, fiez-vous à vos femmes..... moi, me marier ! oh ! ma foi non..... non, j'en jure, non..... (*Il sort.*)

ISABELLE *l'arrête encore.*

Tu ne sortiras pas que je ne t'aie dit tout , ainsi écoute-moi :

LEONARD.

Allons , voyons , puisqu'il le faut.

ISABELLE.

Tu sais bien que Jacob m'aime.

LEONARD.

Ho que oui , je le sais ben , et je ne voudrions pas le savoir.

ISABELLE.

Eh bien ! je veux lui jouer un tour.

LEONARD.

Ah ! c'est différent !..... ho ! je veux ben vous servir , car pour attraper un juif , je ferai tout au monde ; voyons , notre maîtresse , voyons ce qu'il faut faire.....

ISABELLE.

Il faut aller chercher ce grand tonneau qui est dans la boutique , et le placer sous cette fenêtre : et puis tu feras tout ce que ton maître te dira.

LEONARD.

Oui , notre maîtresse..... (*Il va chercher le tonneau , et le place sous la fenêtre.*)

ISABELLE.

Voilà ce mouchoir que je t'ai promis.

LEONARD.

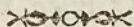
Ho ! pour servir mon maître et puis vous , je l'accepte. Grand merci , notre maîtresse.

ISABELLE.

Sors , maintenant , et tu viendras quand ton maître te le diras. (*Il sort.*)

SCÈNE HUITIÈME.

RAFFRON, LÉONARD, JACOB,
ISABELLE.



ISABELLE, *seule.*

Le moment approche, il va arriver, et j'aurai le plaisir de me venger de ses prétentions; le voilà, conservons notre sang-froid, et amenons-le au but.

JACOB, *venant avec crainte.*

Elle est seule !..... bon..... (*approchant Isabelle.*)
Bonjour, charmante amie, que je suis satisfait de vous voir : eh bien ! est-il parti ?

ISABELLE.

Il y a plus d'une heure, il a pris son bonnet de nuit, et il ne reviendra que demain matin.

JACOB, *enthousiasmé.*

Il ne craint donc pas que je vienne vous voir, pendant son absence ?

ISABELLE.

Il n'est jaloux que quand il vous voit, autrement il a toute confiance en moi.

JACOB.

Le pauvre homme ! Il faut avouer qu'il est un peu benêt; on ne m'attraperait pas comme ça, ma belle enfant; les femmes sont bien malignes, mais jamais je n'ai été leur dupe.

I S A B E L L E , *riant.*

Ho ! je le crois , (*en le prenant par le menton.*)
vous êtes un fin !..... c'est qu'il n'est pas aisé
d'attraper un juif !..... et puis d'ailleurs , mon cher
Jacob , vous ne méritez pas qu'on vous trompe ;
cependant , méfiez-vous des femmes , car quand
elles en veulent à quelqu'un il n'y a pas de ruses
qu'elles n'emploient pour se venger.

J A C O B *en raillant.*

Non..... non..... mon cœur ; je ne crains pas
les femmes..... j'en ai vu beaucoup , et..... et.....
j'ai toujours été heureux..... mais je pense à Raffroni.

I S A B E L L E *l'interrompt.*

Qu'en pensez - vous ? qu'il est trop crédule ,
n'est-ce pas ?

J A C O B , *en riant.*

Ha ! mon amie , sans cette bonté aurais-je le
bonheur de vous voir en ces lieux , de vous dire
que je vous adore , de vous..... (*il l'embrasse*)
de vous embrasser ; enfin , de vous ?.....

I S A B E L L E , *avec un air fâché.*

Jacob , pas tant de licence ; je vous aime , à la
vérité , mais *pas tant de licence.*

J A C O B , *surpris.*

Quoi ! que veut dire *pas tant de licence* ?

I S A B E L L E .

Oui , pas tant de licence , car.....

J A C O B , *surpris*

Charmante Isabelle , oubliez-vous vos promesses ?

I S A B E L L E .

I S A B E L L E.

Quoi !

J A C O B.

Comment ? la chose est plaisante !.... Ne m'avez-vous pas dit que vous m'aimiez ?..... que bientôt je serais heureux ? et puis aujourd'hui..... en vérité, je ne vous connais plus !

I S A B E L L E, *en riant.*

Vous êtes un plaisant garçon ! et qui vous dit que vous ne serez pas heureux, petit méchant.....

J A C O B, *enthousiasmé.*

Adorable Isabelle ! que vous êtes jolie ! (*avec un air niais*) Allons, tirez-moi d'embarras : souperons-nous ensemble ?

I S A B E L L E.

Sans doute..... ne vous l'ai-je pas promis ? restez-là maintenant, je vais mettre la table. (*elle monte dans la chambre, et ouvre les fenêtres*).

J A C O B, *seul.*

Quelle patience il faut avoir avec les femmes ! Ho ! j'aurai mon tour..... puisque pour être aimé, il faut être docile, soumis, complaisant à l'excès..... et ramper humblement. Eh bien ! faisons tout cela ; morgué je ne veux pas être sa dupe : je veux bien lui faire un petit cadeau, et lui être de quelque utilité, mais jamais je ne serai son esclave ; (*il se prend la figure.*) un homme comme moi, assez frais encore, et sur-tout assez riche, doit bien être désiré de madame Raffron. Montons chez elle. (*Il monte à la chambre.*)

I S A B E L L E.

Vous arrivez à la bonne heure, j'allais vous
E

appeler ; nous allons nous mettre à table , fermez la porte. (*Il la ferme.*)

J A C O B.

Fermez donc les fenêtres ?

I S A B E L L E.

L'endroit est petit , il ferait trop chaud , asseyez-vous. (*Ils se mettent à table , et mangent.*)

J A C O B.

Pour moi quel avantage , ma chère Isabelle , de souper tête à tête avec vous ! Votre mari ne reviendra donc que demain ?

I S A B E L L E.

Je le pense.

J A C O B.

Nul doute maintenant que j'aie le bonheur d'être aimé de vous.

I S A B E L L E.

Certainement.

J A C O B.

Que vous êtes aimable !..... Parlez-moi franchement : m'aimez-vous sincèrement ?

I S A B E L L E.

Je crois que vous n'en devez plus douter ; le rendez-vous que je vous ai donné , l'heure à laquelle vous vous trouvez chez moi , l'absence de mon mari , tout doit vous convaincre que je vous aime ; mais , Jacob , je veux vous dire avec franchise mes derniers sentimens : vous savez que je ne suis pas riche , que j'ai un mari avare et jaloux , qu'il n'a que son métier pour nous faire vivre médiocrement : vous savez encore que j'ai épousé cet

homme par inclination ; je pouvais trouver un parti plus avantageux , l'amour l'a emporté sur toutes les remontrances que m'ont faites mes parens ; je me suis brouillé avec eux , ils savent que je suis fort peu à l'aise , et ils me laissent dans cet état : je vous le répète encore , je vous aime , et la confiance que j'ai en vous me fait hasarder cette entrevue , je compte sur votre discrétion ; mais j'ai le plus grand besoin de dix louis , et j'espère que vous me les donnerez.

J A C O B , *riant*.

Demain , ma chère , vous les aurez.

I S A B E L L E.

Il me les faut ce soir , car je dois les employer demain dès le matin.

J A C O B.

Il est impossible que vous attendiez à demain ?

I S A B E L L E.

Tout-à-fait impossible ; et je vais vous dévoiler mon secret.

J A C O B.

Ma chère enfant ! parlez franchement.

I S A B E L L E.

Vous savez qu'il nous manque beaucoup de chose dans notre petit ménage ; la misère donne quelquefois de l'humeur aux hommes , et pour l'éviter j'ai acheté tout ce qui peut nous être utile ; je dois payer le tout demain , ainsi , il me faut cet argent ce soir.

J A C O B *tirant sa bourse*.

La confiance que vous avez en moi , l'intérêt que vous m'inspirez , l'amour que j'ai pour vous , tout m'engage à ne vous rien refuser (*il donne les dix louis*) , voilà ce que vous désirez.

I S A B E L L E , *avec un air enfantin.*

Sans doute vous me remettrez le billet que mon mari vous a fait ; car, mon cher Jacob , si vous saviez combien je suis malheureuse pour ce maudit billet ! sans cesse on me reproche cette dépense ; sans cesse on me dit avec dureté : quand ce billet viendra nous n'aurons pas de quoi le payer ; en un mot, j'aimerais mieux vous rendre la marchandise, car....

J A C O B.

Ho ! s'il ne faut que cela , ma tendre amie , pour vous rendre heureuse , je suis prêts à en faire le sacrifice..... Mais ne craignez-vous pas que votre mari ne veuille savoir où vous avez eu l'argent que je viens de vous remettre , et celui qui a servi à payer son billet ?

I S A B E L L E.

Ho , non ! depuis long-temps je dis qu'une de mes tantes doit me prêter cinquante louis ; je dirai à Raffron que pendant son absence elle me les a envoyé ; que j'ai acheté ce que j'avais besoin ; que je vous ai payé la marchandise que vous m'avez vendue , et de laquelle vous n'aviez pas encore le billet ; en un mot, que j'ai retiré celui qu'il vous a fait (*elle se lève et l'embrasse*). Mon cher Jacob , que je suis heureuse si vous m'accordez cela !

J A C O B.

Je puis donc compter sur votre sincérité ?

I S A B E L L E.

Mon cher Jacob ! je suis tout à vous !..... de la prudence et de la discrétion , voilà tout ce que je vous demande.

J A C O B , *enthousiasmé.*

Demain le matin je vous remettrai le billet que vous me demandez, ma chère petite ;.....

ISABELLE *avec l'air enchanteur.*

Eh ! pourquoi pas ce soir ? Pourquoi me faire languir ?..... Vous ai-je remis à demain matin, méchant ?.....

J A C O B , *avec un air froid.*

Savez-vous , Isabelle , que vous êtes bien exigeante ?.....

I S A B E L L E *avec fierté.*

Monsieur , si vous croyez que j'exige trop , retirez-vous , voilà vos dix louis , et je saurai trouver des ressources chez quelqu'un plus délicat que vous.

J A C O B *avec surprise.*

Quoi ! Isabelle , vous vous fâchez.

I S A B E L L E.

Certainement , reprenez votre argent et retirez-vous ?

J A C O B.

Isabelle , y pensez-vous ? écoutez-moi.

I S A B E L L E.

Non , non..... c'est inutile.

J A C O B.

Mais , charmante amie ! je n'ai fait cette petite résistance que pour voir ce que vous diriez. ... Reprenez vos dix louis , et voilà le billet de votre mari.

I S A B E L L E , *fâchée.*

Maintenant je n'en veux plus.

J A C O B.

Ho ! j'espère bien que vous ne me tiendrez pas rigueur ; allons , enfant , prenez tout cela , et que la paix soit faite.

ISABELLE *sourit.*

Que vous comptez bien sur la faiblesse de notre sexe. (*elle prend le tout et le met dans sa poche*).

J A C O B.

La paix est-elle faite ?

ISABELLE *avec un air niais.*

Il le faut bien.

J A C O B *l'embrasse.*

Quittons la table , ma petite , et ne nous querelons plus.

I S A B E L L E.

J'y consens , mais avant il faut que je vous chante un petit couplet.

Raffron et Léonard écoutent à la porte.

J A C O B.

Ah ! volontiers.

I S A B E L L E *chante.*

La bonne aventure , ô gué ! la bonne aventure.

Tromper un pauvre mari

La chose est facile ,

Trouver un sincère ami

C'est bien difficile ,

Jacob (*), pour avoir mon cœur ,

Dit qu'il fera mon bonheur.

La bonne aventure , ô gué ! la bonne aventure.

J A C O B *enthousiasmé.*

Charmant , ma chère , charmant..... Oui , je ferai ton bonheur. (*Il veut l'embrasser , aussi-tôt on frappe fort*), Pan, pan, pan.....

J A C O B *effrayé.*

Ciel ! qu'entends-je ?

(*) Isabelle lui passe la main sous le menton.

I S A B E L L E.

Grand Dieu, je suis perdue !.....

J A C O B.

Quoi !..... quoi !

I S A B E L L E.

Ah ! ah ! c'est..... c'est..... c'est mon mari..... je suis perdue !.....

On recommence à frapper.

Pan, pan, pan..... (*Raffront, un peu haut*)
c'est ben drôle qu'on n'ouvre pas.

I S A B E L L E.

Mon cher Jacob, sauvez-vous, sautez par la fenêtre et cachez-vous dans ce tonneau, vite..... vite..... (*Il saute et se cache*).

On frappe très-fort.

Pan, pan, pan..... (*Isabelle ouvre, Léonard reste à la porte*).

RAFFRON *entre avec humeur* :

Vous êtes bien longue à ouvrir, hé, la belle !

I S A B E L L E, *avec un air niais* :

Ma foi, je venais de me coucher, à peine étais-je endormie que vous venez frapper d'une force, d'une force ; en vérité j'en suis encore toute tremblante, (*à demi-voix*) il est là. (*Elle montre par la fenêtre le tonneau*).

R A F F R O N, *haut avec colère*.

Dites-nous donc, notre bourgeoise, qu'éuque-
c'est ? deux assiètes sur la table !.... sans doute que
monsieur Jacob a soupé avec vous ?

ISABELLE *d'un air naïf*

Eh bien oui , ah ! voilà toujours comme vous êtes , avec votre M. Jacob , je ne l'ai vu qu'un instant , (*en montrant le tonneau , à demi-voix*) , il est là... oui, là..

RAFFRON , *toujours fâché.*

Mais encore , pourquoi ces deux assiètes sur la table ? ces deux verres ?.....

ISABELLE.

C'est bien singulier qu'il faut vous dire tout ; eh bien c'est un homme qui est venu et qui m'a apporté cinquante louis que ma tante Honorine nous prête pour deux ans.

RAFFRON *rit.*

Ah ! ah !

ISABELLE.

Eh bien ! êtes-vous content ?

RAFFRON.

Mais je ne suis pas si fâché que j'étais (*en montrant le tonneau*) , pourquoi cette futaille n'est-elle pas raccommodée ? on doit la venir chercher demain matin.

ISABELLE , *avec timidité.*

Je l'avais dit à Léonard.

RAFFRON *appelle Léonard.*

Léonard ? Léonard ?

LEONARD , *empressé.*

Me v'là..... not'maitre : queuque vous voulez ?

RAFFRON.

R A F F R O N.

Pourquoi cette futaille n'est-elle pas prête ?
foncez-là tout de suite, demain on viendra la
chercher.

(On entend Jacob se plaindre).

L É O N A R D.

Dans l'instant, notre Maître. (Il prend ses
outils.) On entend Jacob se plaindre, et quand
Léonard approche, il lui demande grâce. Léonard
n'a pas l'air de l'entendre.

Raffron et Isabelle sont toujours dans la
chambre ; ils rient en secret, et Raffron parle
toujours un peu haut, et a l'air d'être en
colère.

J A C O B à Léonard qui met un fond à
la futaille.

Léonard..... mon ami..... Léonard..... as-tu.....
as-tu..... as-tu reçu un beau mouchoir que je t'ai
envoyé.

L É O N A R D.

O mon Dieu ! oui, c'est notre maîtresse qui me
la donné..... (Il achève de foncer la pièce, la
met sur le côté et la roule auprès des autres qui
sont dans le fond du théâtre). (à Raffron) Notre
maître, c'est fait. (à part). Ce pauvre Jacob !
pourtant.....

SCÈNE NEUVIÈME
et dernière.

RAFFRON, ISABELLE, LÉONARD,
ISAAC.

Raffron et Isabelle sortent de la chambre.

R A F F R O N.

P ARBLEU le tour est bien joué ! ma foi , je suis ben content.....

I S A B E L L E.

Ho ! ce n'est pas sans peine..... attraper un juif , ce n'est pas peu de chose..... si tu savais ce qu'il voulait !

R A F F R O N.

Ho ! je m'en doute ben..... Mais comment as-tu fait ?

I S A B E L L E.

Est-ce qu'une femme ne fait pas ce qu'elle veut d'un homme amoureux..... Le pauvre Jacob est bien fin , il est bien avare , cependant il a trouvé plus rusé que lui : (*elle fait sonner l'argent*) j'ai dix de ces beaux louis d'or , et toute la marchandise qu'il m'avait vendue ; car voilà ton billet..... (*elle le montre et le déchire*).

R A F F R O N, *fort haut.*

Ce n'est pas tout , il faut qu'il me paie aussi.

I S A B E L L E.

Comment ?

R A F F R O N.

Comment ! il ne sortira pas de là (*en montrant le tonneau*) sans recevoir cent coups de bâton.

I S A B E L L E.

Ho non ! mon ami..... je te demande grâce pour lui : il ne faut pas lui faire de mal.

ISAAC , *inquiet de son camarade , vient ; on entend frapper au fond du théâtre.*

I S A B E L L E *surprise.*

Qui est là ? qui vient ici à cette heure ?

R A F F R O N.

Merbleu , vas voir ; ouvre la porte.

ISABELLE *ouvre et fait un cri en riant.*

Ah ! ah !..... c'est Isaac , ah ! ah !.....

ISAAC , *voyant Raffron , est tout tremblant.*

Bon soir , citoyen Raffron.

R A F F R O N *durement.*

Queuque tu viens faire ici à dix heures du soir ?

ISAAC *tremblant et respectueusement.*

J'ai de beau et bon velours pour vous faire un bon quilotte , citoyen Raffron. (*à part , tout bas à Isabelle*) Savez-vous où est Jacob ?

ISABELLE montrant le tonneau avec
un air chagrin.

Il est là-dedans.....

*On entend Jacob qui au fond du tonneau,
crie :*

Isaac..... Isaac..... Isaac.....

IS A A C écoute , et en se promenant,
il va près le tonneau.

J A C O B.

Isaac..... Isaac..... achète le tonneau où je
suis.....

I S A A C humblement.

Citoyen Raffron , voulez-vous du bon velours ?

R A F F R O N avec humeur.

Non : vas-t-en.....

I S A A C.

Vous ne voulez rien acheter ? eh bien ! vendez-
moi un tonneau pour mettre du cidre.....

R A F F R O N.

Tu viendras demain matin , nous verrons ça !

I S A A C montrant celui où est Jacob.

Allons , vendez-moi celui-ci..... tout de suite.

R A F F R O N.

Eh ! combien veux-tu l'acheter ?

I S A A C.

Combien voulez - vous le vendre ?

R A F F R O N.

Dix louis , et comptant.

I S A A C *surpris.*

Dix louis ! ho ! c'est trop cher.

R A F F R O N *avec dureté.*

Eh bien ! laissez - le.

*Raffron, Isabelle et Léonard à part ,
rient ensemble, et ont l'air de causer
tout bas.*

I S A A C à J A C O B

Mon ami , il veut vendre son tonneau dix louis !...

J A C O B *avec vivacité.*

Achète - le toujours..... Isaac , achète - le , dé-
pêche - toi.....

I S A A C à *Raffron.*

Citoyen Raffron , votre dernier mot , parlez en
conscience.

R A F F R O N .

En conscience , comme un juif , c'est dix louis....

I S A A C .

Allons..... tenez , voilà dix louis , je vais aller
chercher deux hommes pour l'emporter.

R A F F R O N *reçoit l'argent.*

Bon..... (*tandis que Isaac va chercher du
monde pour emporter le tonneau , Raffron et Léo-
nard apportent celui où est Jacob sur le bord du
théâtre , et en mettent un autre à la place , Isaac
rentre avec deux hommes , (à Raffron) , adieu ,
citoyen Raffron ; ils emportent mon tonneau. (Les
deux hommes le prennent.*

R A F F R O N.

C'est bon. (à Isabelle)..... Il faut qu'il ait cent coups de bâton ; comment, le drôle a voulu te séduire ?

I S A B E L L E.

Ah ! il faut lui pardonner.

R A F F R O N.

Non..... morgué, je ne lui pardonnerai pas : comment, un juif aurait..... aurait.... (il se tâte le front.) Ho non ! je ne lui pardonnerai pas, cent coups de bâton..... oui, cent coups de bâton.

L É O N A R D.

Ma foi notre maître a raison, je ferais bien comme lui. (A Raffron.) Tenez, notre maître, pour vous prouver notre attachement je veux lui donner aussi cinquante coups de bâton.

J A C O B se plaint fortement.

I S A A C accourt hors d'haleine.

Mais..... mais... mais... citoyen Raffron, vous... vous m'avez trompé.....

R A F R O N en colère.

Que dis-tu, maraud ? ne me raisonne pas, car je te donnerai, comme à ton camarade monsieur Jacob, une bonne volée de coups de bâtons. (Il se retire tout tremblant.) (Raffron cause avec Isabelle.)

I S A A C à Jacob.

Mon pauvre Jacob !.....

J A C O B.

Isaac, Isaac..... achète bien vite celui-là, dépêche-toi, mon ami Isaac.....

I S A A C à Raffron.

Eh bien ! citoyen Raffron , donnez - moi mon tonneau. (*Montrant celui où est Jacob*).

R A F F R O N avec colère.

Non , je veux garder celui-là , et pour cause....

I S A A C.

Ah ! je vous en prie , vendez-le-moi.

R A F F R O N avec colère.

Veux-tu que je te vendes des coups de bâtons ,
morgué je te les donnerai à bon marché , va.....
Sors d'ici , car.....

ISAAC , *tout tremblant* , à Jacob , *qui se plaint fortement*.

Mon pauvre Jacob ! mon pauvre Jacob ! ,.... je
sommes perdus !

J A C O B.

Mon pauvre Isaac , ne m'abandonne pas !.....

ISAAC à Raffron , *très-respectueusement*.

Eh bien ! citoyen Raffron , vendez-moi donc ce tonneau , j'en ai grand besoin , allez.....

R A F F R O N à Isabelle.

Voyons , notre femme , queuque vous dites ?

I S A B E L L E avec pitié.

Ho ! ma foi , vendez-lui , et débarrassons-nous.

R A F F R O N *en regardant le tonneau et le roulant*.

Queu diable ! celui-ci vaut mieux que l'autre ;

morgué j'ons envie de le garder, je n'en avons pas un si bon dans toute notre boutique.

I S A A C avec instance.

Je vous en prie , vendez-le - moi , je vous le paierai ce que vous voudrez.

R A F F R O N avec un air de pitié.

Allons..... prends-le pour quinze louis , et laisse-moi tranquille.

I S A A C fait un grand cri.

Ah ! quinze louis !

R A F F R O N.

Ça t'étonne ? comme il est il en vaut vingt ; allons , laisse - le..... (à part à Isabelle) il faut encore avoir quinze louis ou lui donner cent coups de bâton.

Pendant que Raffron cause avec Isabelle ,

I S A A C à Jacob.

Ah ! mon pauvre Jacob ! il veut quinze louis.

J A C O B.

Hélas ! hélas !..... donne-les donc bien vite ; ne me quitte pas..... mon ami Isaac..... ne me quitte pas ; roule-moi jusque dans la rue.

I S A A C haussant les épaules.

Hé ! je n'ai pas assez d'argent !.....

J A C O B lui donnant une bourse par la bonde du tonneau.

En voilà , et ne me quitte pas , ami !.....

I S A A C , à Raffron.

Ho ! vous êtes un méchant homme ; vous voyez que j'ai besoin de ce tonneau , et vous me le faites payer

payer ben cher. Tenez, voilà vos quinze louis ; ho ! je m'en souviendrai. (*Il donne l'argent.*)

R A F F R O N se met à l'écart.

Bon dieu ! que je suis content ! (*Il fait sonner l'argent.*)

I S A A Croulant le tonneau avec un ton dolent.

Adieu !..... adieu !..... (*à part*) Pauvre Jacob, je te l'avais ben dit :..... ne vas pas dans cette maudite maison. Adieu !..... adieu !..... (*Il se mord les poings, il hausse les épaules*). Ho je m'en souviendrai !

ISABELLE l'arrête et lui dit à demi-voix.

Isaac, revenez dans une heure, mon mari sera couché ; je veux vous parler en secret.

I S A A C haussant les épaules.

Ho ! pour ça non.... je ne reviendrai pas.... Ah ! je n'oublierai jamais ça, non..... non..... (*il se sauve et roule le tonneau*).

(*On doit entendre Jacob se plaindre amèrement, et pendant ce temps, Raffron, sa femme et Léonard, à l'écart, rient et causent tout bas en regardant rouler le tonneau : quand ils sont sortis*).

R A F F R O N à Isabelle.

Morgué, v'là un bon tour : vas, je sommes plus content que tantôt.... sais-tu ben que ce monsieur Jacob me chiffonnait l'esprit. Mais queuque tu veux dire à Isaac ?

I S A B E L L E en le caressant.

Je te le dirai..... Vas, mon ami, nous sommes pauvres, mais je suis honnête : hé bien, seras-tu encore jaloux ?

R A F F R O N.

Ho non, ma petite femme, ho non..... mais je crois ben que si t'avais voulu.... (*en se frottant le front*).

I S A B E L L E *en riant*.

Oui..... oui..... mon bel ami..... si j'avais voulu....

L É O N A R D.

Ho ! pour moi je crois ben aussi que ce monsieur Jacob..... ho ! ça allait déjà grand train.

I S A B E L L E *à Léonard*.

Courre après Isaac, dis-lui qu'il vienne me parler.

R A F F R O N *surpris*.

Queuque tu lui veux ?

I S A B E L L E.

Tu ne connais pas encore mes vrais sentimens.

R A F F R O N.

Comment ?

I S A B E L L E.

Laisse aller Léonard où je l'envoie. (*Raffron inquiet*).

L É O N A R D.

Mais, notre maîtresse, il ne voudra pas venir, car.....

I S A B E L L E.

Tu lui diras que Raffron est couché, que je suis seule, qu'il faut que je lui parle ce soir, en un mot, que je veux lui remettre quelque chose (*avec un air empressé*), allons, vas vite.

RAFFRON *veut l'arrêter (à Isabelle).*

Mais que veux-tu que tu vas faire ?

I S A B E L L E.

Ne t'inquiète pas..... est-ce que tu ne veux pas avoir de la confiance en moi ?

RAFFRON *haussant les épaules.*

Ho vraiment oui..... (à Léonard) vas donc chercher Isaac (*il sort*). (à Isabelle) Hé, ben ! voyons que veux-tu que tu penses ?

I S A B E L L E.

Crois-tu que je veuille profiter de la faiblesse de cet impudent pour me déshonorer ?

R A F F R O N *étonné.*

Mais..... mais..... que veux-tu que tu veux dire ?

I S A B E L L E.

Oui..... oui, en gardant ses marchandises et son argent je me déshonorerais.

R A F F R O N *toujours surpris.*

Le diable m'emporte si je te comprends.

I S A B E L L E.

Tiens, l'or ne m'a jamais fait envie, et il n'est pas capable de me faire faire des sottises ; à la vérité Jacob est un suborneur, il a voulu profiter de mon infortune pour me séduire, je suis assez vengée de ce qui vient de lui arriver, et je veux lui rendre tout ce que j'ai à lui.

R A F F R O N.

Eh ! comme tu nous conte ça : est-ce ben vrai que tu dis ?

I S A B E L L E.

Certainement.

R A F F R O N *en colère.*

Comment ! il n'en coûterait rien à un pandard qui a voulu séduire ma femme , m'enlever son cœur , la déshonorer , et faire de moi un..... un..... tiens je ne veux pas achever , mais..... je veux que le mairaud paie son insolence.

I S A B E L L E *avec tendresse.*

Mon ami , n'est-tu pas assez heureux de savoir que tu as une femme sage qui t'aime et t'est fidèle ! ne t'aurais-je pas trompé si j'avais voulu ?

R A F F R O N.

Tout ça est fort bon , mais on ne doit pas avoir tant de bontés pour ce vilain Jacob : ça ne servira qu'à augmenter son audace : il cherchera encore à tromper quelque femme qui ne sera pas si fine que toi , et en vérité le mari sera toujours..... oui , toujours , *le pauvre homme* , pour moi , je veux qu'il perde quelque chose et que ça lui serve de leçon.

I S A B E L L E.

J'espère bien qu'il n'aura pas les vingt - cinq louis qu'Isaac t'a donné pour lui éviter des coups de bâtons , je veux seulement lui remettre les dix qu'il m'a donné et toutes ses marchandises.

R A F F R O N *content.*

Ah ! voilà qu'est bon : (*avec un air niais*) , eh ben oui ! t'as raison , c'est assez.....

I S A B E L L E.

Mais je ne veux pas garder ces vingt-cinq louis ; (*Raffron la regarde*) crois-tu que je veuille me servir d'un or qui n'est entre mes mains que par

ruses..... non mon ami , non..... le bien mal acquit
ne porte jamais de profit (*en le caressant*),
et puis dis-moi, voudrais-tu qu'après t'avoir donné
des preuves de mon honneur envers toi, je sois
deshonorée aux yeux de la société ?

RAFFRON *interdit et rêvant , ensuite
avec enthousiasme.*

Ho ! que t'as d'esprit : ma foi t'as raison.....
ho ! que je sommes heureux d'avoir une femme
comme toi..... mais que tu feras de ces vingt-
cinq louis ?

I S A B E L L E.

Ne t'inquiète pas..... taisons-nous, voilà Isaac
qui vient :

R A F F R O N *à part.*

Toujours dans l'inquiétude ! bon dieu ! que les
femmes aiment ben nous laisser dans l'embarras.

*On voit Isaac dans le fond du théâtre qui,
voyant Raffron, n'ose entrer : Leonard le
prend par le collet, l'amène malgré lui :
Isabelle va au-devant d'eux.*

I S A B E L L E.

Entrez, Isaac, entrez, ne craignez rien, (*il
entre en tremblant*) bon..... bon..... bon soir, ci-
toyen Raffron.....

R A F F R O N *durement.*

Bon soir.

I S A B E L L E *avec bonté.*

Isaac, ne craignez pas ; je vous ai envoyé cher-
cher pour vous remettre tout ce que j'ai reçu de
Jacob (*à Leonard*). Va chercher dans la chambre

ces deux paquets qui sont sur une chaise, (à Isaac), dites-lui que je ne suis pas femme à profiter de ses sottises, et qu'il s'est trompé envers moi : voilà les dix louis qu'il m'avait donnés, reportez-lui ainsi que toute sa marchandise. (Elle lui remet les paquets que Léonard a apportés).

IS A A C, en les recevant et respectueusement.

Je vous remercie, madame Raffron : mais... mais... les vingt-cinq louis que j'ai donnés en deux fois à votre mari ?

ISABELLE.

Ho ! c'est différent..... dites-lui que ces vingt-cinq louis sont destinés à servir de dot à la plus vertueuse et la plus pauvre fille du pays ; que demain matin ils seront déposés dans les mains des administrateurs de la commune : que dans une décade au plus tard, le mariage se fera : (avec un air railleur), et dites-lui bien sur-tout que je l'inviterai de la nôce : allez, allez, mon ami Isaac, dites tout cela à votre très-cher camarade. (il sort en haussant les épaules)

RAFFRON enthousiasmé.

Ah ! bon dieu que je sommes content : ma foi, ma petite femme, il faut que je t'embrasse : va, je sommes mille fois plus content que d'avoir gardé l'argent (il rit). Ah ! ah ! ah ! j'allons tirer de la misère une pauvre fille, j'allons donner une femme vertueuse à un bon garçon..... morgué, que je sommes heureux !.... ma foi, t'es une brave femme, j'en jure : mais n'oublie pas de porter cet argent demain à la commune, dà.

ISABELLE.

Sois tranquille.

LÉONARD.

Ma foi, oui, note maîtresse est brave, (à

Raffron) not-maître, une fille vertueuse ! une bonne ouvrière ! et vingt-cinq louis comptant, ça ferait ben mon affaire ! ein ?.....

R A F F R O N secouant la tête.

Non, mon garçon, non..... on croirait que ta maîtresse a fait ça pour te donner une boutique : n'as-tu pas des bras comme moi ; morgué tu travailleras (*à Isabelle*), qu'en penses-tu, note femme ?

L E O N A R D l'interrompt.

Ma foi, not-maître, vous avez raison : à présent, je pensons de même : l'honneur vaut mieux que tous les louis de Jacob : vous êtes, par ma foi, d'un bon conseil.....

ISABELLE entre *Raffron* et *Léonard*.

Mes amis, c'est ainsi que doivent se conduire de vrais Républicains..... punissons le crime, oublions les injures, éloignons de nous les vengeances personnelles, protégeons la vertu, donnons l'exemple aux méchants, en faisant le bien pour le mal, et nous serons tous heureux.

F I N.

Cette Pièce étant ma propriété, il est défendu à tout entrepreneur et directeur de spectacle, sous les peines portées par les lois, de la jouer ni de la faire imprimer sans une permission écrite de ma main.

Le Conducteur-général de l'Artillerie à l'armée de Rhin et Moselle.

L E C O M T E.

ERRATA.

Page 9, ces *mais* là m'offense ; lisez m'offensent.

Page 28, l'as-tu goûté, as-tu soutiré le vin ; etc.
lisez as-tu soutiré le vin ; l'as-tu goûté ; etc.

Page 27, attraper un juif ; lisez attraper un
juif de cette espèce.

Page 30 et 42, attraper un juif ; lisez attraper
ce juif.

